MELANGES RELIGIEUX,

POLITIQUE, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XII. Montreal, Mardi 26 Decembre 1848. No. 30.

UNE ENTREVUE AVEC ABD-EL-KADER.

Pendant que nous entendons journellement discuter à Paris la question de savoir si nous ferons dater la civilisation européenne de Charlemagne ou de Robespierre; pendant que l'on pose sous nos yeux à l'état de problème, les solutions jusqu'à ce jour les plus incontestablement acquises; pendant que l'on révoque, au sein même de l'Assemblée nationale, la vie du sauvage en parallèle avec l'existence de la famille chrétienne et n'est-il pas arrivé à bien des esprits, émus d'une profonde tristesse, de se demander à leur tour si la France est un peuple que Dieu éprouve miséricordieusement pour le régénérer, ou une nation incurablement rebelle, provoquant et justifiant d'avance les plus formidables arrêts?

Pour mon compte, au fond de mon cœur, plein d'admiration pour les vieux titres de la France, plein de confiance dans les indies, multipliés encore aujourd'hui, de ses vertus persistantes, j'ai foi et j'espère! Dégageons notre pensée du tumulte journalier qui l'étourdit, plaçons-nous à la distance du théâtre des passions, comme on recule de quelques pas pour juger les proportions d'un édifice, et nous apercevrons les grandes lignes d'un avenir qu'il est permis de contempler encore avec orgueil. Des intérêts sacrés sont attaqués; cela est vrai; mais bien des égouffements ont été avertis et sont restés vaincus; la sécurité publique est profondément ébranlée; mais bien des illusions funestes ont péri dans cet ébranlement; quelques hommes exploitent la misère publique; mais du moins ils appellent sur elle l'attention et l'étude; le christianisme est profondément étranger; mais l'erreur est un des chemins les plus battus qui conduisent à la vérité, et l'indifférence est celui de tous qui en éloigne davantage. Courage donc, patience, et les historiens futurs pourront continuer encore les vieilles annales du chevalier Bogars: *GESA DEI FRANCOS.*

Si, des agitations intérieures de notre pays, on se reporte vers ses destinées extérieures, on le retrouve, aussi, fidèle à quelques-unes de ses grandes traditions. La France se distingue de toutes les nations européennes par un double rôle: celui du soldat et du missionnaire; sa gloire caractéristique, c'est non-seulement d'avoir été la plus intrépide dans les batailles de la civilisation contre la barbarie, mais aussi d'avoir été la plus intelligente dans la victoire, la plus expansive et la plus dévouée dans la paix. L'Europe, en tant que république catholique, a dit son dernier mot à l'Islamisme, il y a trois siècles, au golfe de Lépante; mais la France, à travers ses prodigieuses vicissitudes, n'a jamais donné sa démission des grandes entreprises orientales. Au xviii^e siècle, un jeune Condé entraînait encore l'élite de la chevalerie française aux aventures des croisades. Louis XV, qui dans les petits appartements de Versailles, ressemblait trop à un sultan, se montrait à Constantinople monarque chrétien. Aux plus terribles jours de la Convention, Aubert Dubayet couvrait, de son patronage, nos frères du Liban, et la campagne d'Égypte, de mieux en mieux comprise, demeurera l'une des plus brillantes pages de l'histoire de Napoléon. L'affranchissement de la Morée, l'expédition d'Alger marquent glorieusement la période de la Restauration. Le dernier règne, il est vrai, adopta froidement et tardivement cette conquête; la colonisation sembla longtemps marcher comme au hasard, mais enfin elle marcha. Tantôt c'était un général qui entraînait un gouverneur, tantôt un gouverneur qui entraînait le ministre; jamais ce n'était le soldat qui disait au capitaine: Asses! ni la France qui disait à son gouvernement: C'est trop! et moins la volonté des hommes d'Etat s'y déploya, plus le génie intime et invincible de la France y apparut.

Aujourd'hui enfin, à cette heure même, au milieu des crises de l'insurrection à peine étouffée, n'est-ce pas encore l'Afrique qui nous présente un débouché admirablement approprié aux plus pressantes difficultés de l'économie politique et de la situation générale?

Cela ne suffit cependant pas: cet empressement joyeux et pour ainsi dire instinctif, qui entraîne l'enfant de Paris vers la vieille terre des Numides, ne doit pas être l'unique sentiment des hommes plus éclairés et plus réfléchis. L'Église surtout a là, comme partout, beaucoup à faire et beaucoup à enseigner; l'Église qui vient sur nos quais planter la croix et appeler la bénédiction céleste sur nos bateaux fumants de vapeur, comme il y a six siècles à Agues-Mortes, elle bénissait les infames navires et les lourdes voiles des premiers Croisés, l'Église bénit autre chose que la traversée. L'Église prie pour pré-arriver nos frères voyageurs de la tempête et de la maladie; mais ce ne peut être là son unique souci. Elle qui, dans son antique et immuable liturgie, adresse à toutes les générations ses syllabes sacramentelles, pourrait-elle n'envisager que les accidents d'un jour? Non! Assise sur les deux rives de la Méditerranée, tressaillant d'une maternelle espérance, elle embrasse le présent et l'avenir. Ces instruments nouveaux, ces facilités matérielles que Dieu met de nos jours au service de la force, elle les applique aussi au développement de l'activité intellectuelle. La matière et l'espace sont subjugués désormais d'un bout du monde à l'autre. Que la richesse générale en profite, que tous les malades industriels en tirent parti; soit! mais que la propagation, la diffusion des richesses morales y soient également intéressés! que la foi, que la civilisation qui en découle étendent aussi leur action et accélèrent leur vitesse!

S'il est une terre ouverte d'avance à cette noble émulation, on conviendrait que c'est l'Afrique; et si le Français qu'on y envoie doit être le premier objet des préoccupations de la patrie, qui niera que l'Arabe ne doive à ce point l'Église l'objet d'une égale sollicitude? Voilà de nouveau le chrétien et le musulman assis en présence, se disputant ce génie arabe à la fois si mâle et si souple, si éloquent et si guerrier. Que porterons-nous à ces croyants incultes, mais opiniâtres? Qu'allons-nous montrer à la ségénérité primitive de ces observateurs pénétrants? Nous contenterons-nous, se contenteront-ils des qualités païennes de quelque moderne Scipion, ou bien entrerons-nous sous leurs tentes avec un front uni, plaçant l'Évangile dans leur main, comme Alysios le plaça dans celle

d'Augustin, prononçant comme lui ces simples mots: *Tolle, lege*; prends et lis: ces mots qui, bouleversèrent l'âme du jeune rhéteur, en firent le puissant docteur et le saint Evêque d'Hippone? Cette question a été plus d'une fois soulevée, jamais résolue; la guerre l'écartait; la paix y ramène. De notre côté, l'insurrection n'est plus permise; mais ce qui nous reste à connaître, c'est le travail qui a dû s'opérer, depuis la trêve, dans le cœur des populations indigènes. Abd-el-Kader devenant un des éléments de ce problème, et sa captivité sur notre territoire prenant à ce point de vue un incontestable intérêt.

Le hasard a mis entre mes mains un document authentique. Je le publie ici sans commentaire. La reddition de l'émir, ses clauses se rattachent à des circonstances politiques que ce recueil ne voudrait pas discuter et que je craindrais moi-même d'obscurcir prématurément; mais l'étude morale de notre ennemi, brillant type de sa race, présente une véritable gravité historique, à la condition toutefois de la plus scrupuleuse véridité: cette véridité, ce scrupule, je suis en mesure de l'attester, et je l'atteste.

À peine débarqué à Marseille, Abd-el-Kader, qui avait gagné déjà le cœur de plusieurs officiers français, se concilia à un haut degré la sympathie de ceux-mêmes que les sentiments les moins bienveillants avaient attirés près de lui. Le fils d'un Représentant du peuple, M. Olivier, alors préfet de Marseille, se montra vivement frappé des plaintes du prisonnier, et les traduisit au gouvernement provisoire dans plusieurs dépêches remarquables que j'ai eues sous les yeux et qui font le plus grand honneur à sa générosité. Tout ce qui était compatible avec l'exécution d'ordres rigoureux fut non-seulement accordé, mais offert, et le sentiment de sa dignité porta seul Abd-el-Kader à rejeter plusieurs des adoucissements qu'on se hâta de lui ménager.

Il se refuse à la promenade, afin de ne pas reconnaître le droit de surveillance dont on l'accompagnait; mais il aime la conversation et accepte avec empressement les entretiens sérieux. Assis sur un lit, les jambes croisées et dissimulées sous d'amples vêtements blancs, il reçoit et salue sans se lever. Le visiteur qui nous transmet ce récit, le trouva campé dans l'angle le plus obscur d'une spacieuse galerie. Un tapis carcé étendu devant son lit indique l'espace réservé aux étrangers, et des sièges y étaient préparés d'avance. Son œil pein de feu interroge et répond avant que ses lèvres se soient ouvertes. Quelquefois il semble murmurer une prière ou l'on ne sait quel refrain mental, pendant que l'interprète répète ses paroles. Un seul Arabe assistait à l'entretien qui va suivre mais n'y prit point part. C'était un oncle d'Abd-el-Kader, vieillard infirme, frappé de surdité et habituellement plongé dans une méditation silencieuse qui ressemble beaucoup au sommeil. Presque couché à l'autre extrémité de la galerie, sur plusieurs couvertures de laine adossées à la muraille, il ne jetait qu'à de rares intervalles un regard éteint sur les deux étrangers qui venaient visiter sa solitude; rien ne parut ni le troubler ni le distraire.

Donnons quelques détails préliminaires pour entrer immédiatement dans le vif du récit. (A continuer.)

AFFAIRES DE ROME.

LE PAPE PIE IX.—LE MONDE S'AGITE ET DIEU LE MÈNE! Nous avons besoin de cette pensée, pour calmer en ce moment les émotions de notre cœur.

Comme homme, nous ne voyons point avec indifférence cette fièvre brûlante qui tourmente la société humaine, cette agitation qui en brise tous les liens, ce délire fatal qui l'ébranle jusqu'en ses fondements; et nous demandons ardemment au ciel, pour les peuples, la raison et la paix.

Comme Français, nous sentons plus vivement encore les souffrances et les périls de notre patrie. Notre âme est tirée jusqu'à la mort, à la vue de ses angoisses présentes et du formidable problème de ses destinées à venir; et notre cœur n'élève pas vers Dieu une prière et un vœu qui ne soient pour sa gloire et pour son bonheur.

Mais comme chrétiens, nous l'avouons, une pensée, une douleur nous préoccupe présentement par-dessus toutes les autres.

Entouchant au Chef de l'Église, au Vicaire de Jésus-Christ, à ce qu'il y a de plus auguste et de plus sacré sur la terre, on a touché du même coup à ce qu'il y a dans notre cœur de plus profond, de plus délicat et de plus sensible! Tous les autres intérêts, si précieux qu'ils soient, s'effacent devant celui-là. L'Église, c'est la patrie de notre âme, la raison de notre foi, la force de notre être, la maîtresse de notre avenir éternel; il y a là une vie supérieure et divine, dont la vie terrestre est aussi éloignée que la terre l'est du ciel. Enfants de l'Église, nous sommes élevés par elle à une hauteur plus qu'humaine. Aussi, quand la force brutale ose envahir ce domaine sacré, c'est peut-être nous faire violence, nous pénétrer de la plus amère des douleurs, mais elle ne soumet jamais ce royaume qui n'est pas de ce monde; nous ne ces-sons de protester contre elle, et d'espérer, contre l'espérance même, en Celui qui nous fortifie.

Non, la force brutale n'est rien; ses triomphes sont de courte durée!

Bonaparte lui-même disait: *Savez-vous qui l'emporte à la longue, du sabre ou de l'idée? C'est l'idée!*

Or, la plus grande, la plus forte, la plus invincible idée qui soit parmi les hommes, c'est l'idée personnifiée dans le souverain pontificat, c'est-à-dire, l'autorité divine, le droit suprême, la loi supérieure à toute loi humaine.

Ce qui est quelque chose en ce monde, ce qui est une force indomptable, ce qui échappe à toutes les puissances de la terre, c'est la vérité, c'est la justice, c'est l'innocence. L'innocence! elle n'est jamais plus invincible que quand elle est faible, seule, abandonnée: *Cum infirmis, tunc potens sum.*

Tel est Pie IX! Ce qui fait à nos yeux non-seulement sa grandeur, mais sa force, c'est qu'il n'a pas un appui humain ici-bas! Comme suspendu entre le ciel et la terre, ne tenant à rien en ce monde, le vicaire de Jésus-Christ n'a besoin que de la main invisible qui le soutient d'en haut, et qui lui

donnera à l'heure et au jour de la Providence les secours les plus inattendus.

Comme son maître, c'est un agneau, et voilà pourquoi, comme lui, il sera vainqueur!

Cette douce et céleste image plaît à notre foi, car les chrétiens ont été de tout temps accoutumés aux victoires de l'agneau. Et quiconque a vu notre Pontife, retrouvera dans cette image l'impression ineffaçable que lui auront laissée la douceur, le calme, la sérénité de son auguste visage; mélange de simplicité et de splendeur, charme indéfinissable que nous n'avons rencontré nulle part.

Nous en avons la ferme confiance, et nous le disons pour la consolation de notre foi et des cœurs chrétiens qu'allègent aujourd'hui les malheurs de l'Église: notre Pontife suprême réparait debout et immortel, en dépit de ses furieux et vains orages; Rome reviendra, repentante et confuse, à son monarque et à son Père; elle tombera de nouveau à ses pieds; et subjuguée irrévocablement par la grandeur de cette majesté souveraine et de cette bonté ineffable, elle fera retentir plus haut que jamais son amour, sa reconnaissance et ses transports. L'Italie vraiment régénérée, l'Europe pacifiée, s'uniront dans un applaudissement unanime; et de toutes parts les acclamations du monde catholique salueront encore, dans le Vicaire de Jésus-Christ, l'agneau dominateur et sauveur de la terre, *Agnum dominatorem terræ.*

Heureuse la France, fille aînée de l'Église, si Dieu lui donnait une part dans cette œuvre glorieuse!

ASSASSINAT DE M. ROSSI.—M. Rossi est mort; il est mort victime d'un lâche assassinat.—Les chambres devaient tenir aujourd'hui (15 nov.) leurs séances d'ouverture; la chambre des députés était convoquée pour deux heures, dans le lieu ordinaire de ses réunions, au palais de la Chancellerie; il était deux heures moins un quart, la plupart des membres étaient déjà dans la salle, les tribunes étaient remplies, le corps diplomatique était présent; à ce moment arrivait M. Rossi, il descend de voiture sous le grand portique de la cour, il était seul, suivi seulement d'un domestique; ses deux fils et son frère étaient, sur la place, mêlés à la foule des curieux, il se dirige vers le grand escalier, à gauche; c'est alors qu'il est frappé.

Depuis quelque temps, il circulait à Rome des bruits sourds de conspiration et d'attentat, mais on paraissait craindre plutôt un mouvement au grand jour; étrange aveuglement! Comme si ces misérables qui s'appellent le parti exalté savaient avoir d'autres ardeurs que pour assassiner dans l'ombre, ou pour frapper lorsque toute résistance est impossible; on assure que la veille au soir M. Rossi avait été prévenu que, dans des conciliabules secrets dont on nomme aujourd'hui les chefs, sa mort avait été jurée; mais il avait fait venir à Rome 500 carabinières, il avait pris pour sauvegarde l'ordre public et la sûreté générale toutes les mesures qui étaient en son pouvoir; il ne voulait ordonner aucune précaution pour sa personne. Ce matin, à onze heures, il avait été au Quirinal prendre les dernières instructions du Saint-Père, il avait en avec lui un long entretien de la part de son père, et enfin il venait assister à l'ouverture de la chambre des députés. Il n'y avait à la chancellerie que le poste nombreux de garde civique qui en a la garde ordinaire; on n'avait placé de factionnaires dans la cour du palais, ni dans les vestibules; le groupe principal des assassins dont on évalue le nombre à une trentaine, était réuni sous le portique intérieur et sur les premiers degrés du grand escalier; on assure qu'un garde civique alla les prévenir, lorsqu'il vit la voiture du ministre s'approcher; ils laissèrent s'engager au milieu d'eux, mais aussitôt ils resserrèrent leurs rangs; un des meurtriers lui présenta sa canne pour lui faire tourner la tête, et en arrière; cette circonstance avait été froidement calculée, on s'était en lui plongeant alors dans le cou un poignard qui trancha l'artère carotide. La blessure était horrible, le sang jaillit à plusieurs pieds jusque sur le mur; M. Rossi perdit un profond soupir, fit encore un pas, et s'affaissa sur lui-même; son domestique le prit dans ses bras; mais il n'a plus parlé. Cependant on l'a transporté aussi dans les appartements du cardinal Gazzoli, situés dans le palais même, et les derniers secours de la religion lui ont été prodigués par le curé de la paroisse voisine. Pendant ce temps-là les assassins se perdaient dans la foule, et se retiraient tranquillement; il ne paraît pas même qu'on ait essayé de les arrêter! Que faisait donc le poste de garde civique chargé de la garde du palais? Ces soldats de parade étaient-ils complices? Je ne le crois pas; mais alors ils obéissent donc à un commandement de peur; il faut choisir. Ce qui est certain, c'est qu'ils n'ont pas même cherché à fermer les portes pour saisir les meurtriers. Que faisait pendant ce temps la chambre des députés? Un des ministres vint lui annoncer l'exécution du crime; c'était le moment de prendre quelques mesures énergiques, du moins de manifester sa réprobation contre un attentat horrible, ou ses sympathies pour la victime. Rien n'est sorti de cette Assemblée. Ce sont des automates, dit l'un des ambassadeurs qui se trouvaient dans la tribune du corps diplomatique, je me retire; et tout le corps diplomatique s'est retiré avec lui.

MGR. PALMA.—L'infortuné Palma était un prêtre romain d'une science immense et d'une piété exemplaire. Il avait été successivement professeur d'histoire ecclésiastique au collège romain, au séminaire romain, au collège Urbain de la propagande, et enfin à l'université de la Sapience. Il était membre du collège théologique de Rome, théologien de la Daterie apostolique et canoniste de la S. Penitencerie. Il occupa pendant trente-cinq ans la place la plus importante de la propagande. C'est lui qui correspondait directement avec toutes les missions catholiques du monde, et qui était chargé de la direction de toutes leurs affaires. Pie IX, nonobstant l'estime et l'affection pour ce saint et savant prêtre, l'avait nommé son cadié secret, et secrétaire des lettres latines du Saint-Siège; ce qui est un des emplois les plus importants et les plus honorables du palais apostolique. Malgré les soins nombreux de ses charges, Mgr. Palma trouvait encore le temps de se dévouer à toutes les œuvres du ministère pastoral. Il confessait les pauvres, visitait les malades, et se consacrait particulièrement à la direction des jeunes gens. Il avait cinquante-six ans, quand une ballesacrilège est venue le frapper, et a enlevé à l'Église romaine et au

Saint-Père l'un de leurs plus fidèles et plus éminents serviteurs.

PIE IX.—Un de nos amis, un Romain, nous écrivait au mois de juillet dernier, au sortir d'une longue et paternelle audience que lui avait accordée N. S. P. le Pape:

« Le Souverain Pontife m'a dit: « Il y aura bientôt dix jours si effroyables qu'il faudra tenir toutes ses fenêtres fermées pour échapper à la mort. Mais, a-t-il ajouté, ces jours seront de courte durée. »

La mort de Mgr. Palma, tué à la fenêtre du Quirinal, nous a rappelés ces paroles, et nous avons la confiance que ce présage, en quelque sorte prophétique, se réalisera tout entier.

LES DÉMAGOGUES.—On lit dans une correspondance publiée par l'Univers:

« Les chefs que l'on désigne dans le parti sont Sterbini et Torry députés et journalistes. Charles Bonaparte, prince de Canino, et Potenziari, riches propriétaires se sont jetés dans la révolution pour sauver leurs richesses. D'après l'opinion générale, ils ont tous deux beaucoup contribué, par leurs discours, à armer le bras des assassins. Ces messieurs, en revenant de Turin, assistèrent à Florence à un banquet où l'on décida qu'à tout prix (à quelque coût) il fallait se débarrasser du comte Rossi. M. Charles Bonaparte, assure-t-on, a depuis son retour ici, tenu un langage qui faisait frémir. »

GIOBERTI.—Il y a un nom, il a un prêtre en Italie sur qui retombe une responsabilité terrible; c'est l'abbé Gioberti. C'est lui qui a mis le feu à toutes les mauvaises passions de la Péninsule, et qui les attise encore. Le 16, à Rome, les bandes démagogiques portaient sur leurs pas: « Convocations de la Constituante et exécution du projet de l'Acte fédératif. » La Constituante italienne est la pensée du congrès réuni à Turin; l'Acte Fédératif est le manifeste de ce congrès. Or, le congrès et ses actes sont l'œuvre de M. Gioberti. C'est lui qui a convoqué et présidé cette funeste assemblée, c'est lui qui en était l'âme. C'est au sortir de ce congrès que les Sterbini, les Canino sont venus soulever la population de Rome.

RÉPÉTITIONS.—M. le ministre des affaires étrangères (à Paris) a communiqué à des représentants la dépêche qu'il a adressée à M. le duc d'Harcourt, ambassadeur de France à Rome après avoir eu connaissance des événements désastreux des 15 et 16 novembre. Si nos informations sont exactes, dans cette dépêche, le ministre chargerait l'ambassadeur d'offrir au Souverain Pontife l'expression de la profonde et douloureuse sympathie du gouvernement français. Il y serait dit que la république française est déterminée à rester la fille aînée de l'Église, et que, comme catholique et comme républicain, le ministre doit un double hommage de respect et de dévouement au chef de l'Église et au grand Pape républicain.

CIRCULAIRE DE MGR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS AUX CURÉS DE SON DIOCÈSE.

Paris, le 26 novembre 1848.

Monsieur le Curé,

Notre âme est plongée dans la douleur. L'Église souffre dans son chef. La capitale du monde chrétien est en proie aux factions; le sang a coulé à Rome, il a coulé jusque dans le palais de notre bien-aimé pontife Pie IX. Le vicaire de Jésus-Christ commence sa passion. Il boit le calice amer de l'ingratitude qu'il avait entrevu le jour où son âme magnanime résolut d'opérer, par la confiance, par l'amour, la rédemption de son pays. Le père de la liberté italienne n'est peut-être plus libre en ce moment.

Les événements qui ont ensanglanté Rome et couvert de deuil le monde catholique ne nous sont pas encore complètement connus; mais nous en savons assez pour juger de leur gravité. Nous en savons assez pour éprouver le besoin de reprendre nos larmes avec nos prières devant Dieu. Il tient dans ses mains le cœur des peuples. Puisse-t-il dissiper ces aveuglements, calmer les haines, apaiser les discordes civiles, et confondre les complots des méchants!

Ces complots sont aussi vastes que ténébreux, et ceux qui les ourdissent n'en veulent pas au chef temporel d'un des plus petits États de l'Europe, ils en veulent surtout au chef du catholicisme. Pour asservir les peuples, ils voudraient briser le lien qui les unit.

Mais Dieu ne le permettra pas. Notre confiance dans l'issue de la lutte n'est pas douteuse. Seulement puisse l'épreuve être abrégée! Et voilà ce qu'il faut aujourd'hui demander au ciel.

Espérons d'ailleurs que les nations catholiques comprendront le danger qui les menace, et qui menace avec lui, toutes les conquêtes de la liberté modérée et de la civilisation. La France surtout pourrait-elle souffrir qu'on l'attaquât ainsi dans ses croyances, dans ses traditions, dans ses intérêts les plus élevés? Si Rome est la tête du catholicisme, la France en est le cœur et le bras.

Priens tous, Monsieur le Curé: les prêtres réciteront tous les jours à la messe l'oraison *Pro summo Pontifice*, engagez les fidèles à joindre leurs prières aux nôtres. Que les saintes âmes s'unissent à nous par des communications ferventes. Plus tard, si les circonstances le demandent, nous ordonnerons des prières publiques.

Recevez, Monsieur le Curé, l'assurance de mon sincère et bien affectueux dévouement.

† MGR. MARIE-DOMINIQUE-AUGUSTE, Archevêque de Paris.

PROTESTATION DU SAINT-SIÈGE CONTRE LA PÉRSÉCUTION DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE EN SUISSE.

Nous savons bien que N. S. P. le Pape ne laisserait pas les radicaux suisses consommer leurs attentats contre la liberté de l'Église et de ses ministres, sans faire les plus